

Double tour

Deux années de pandémie ont vu tour à tour grandir deux tours aux contours sans détour. Un duo sud-parisien, main dans la main, un couple bien assorti d'allure, solide pour lui et délicate pour elle. On aime, on n'aime pas, question de point de vue.

Autour et aux alentours

Leur récente émergence dans l'horizon parisien a rendu ces tours omniprésentes. Leurs dimensions verticales impactent le territoire, loin à la ronde. Que l'on soit dans Paris ou sa banlieue, à leurs pieds ou éloignés, en transports ou à pied, les points de vue diffèrent.

A l'échelle de l'avenue de France, on y voit d'emblée l'aboutissement de son alignement et la monumentalisation de son fond de perspective. Au loin, les tours se révèlent, signalant aux alentours une entrée de ville. L'architecte a succombé à la tentation d'en faire un objet singulier et remarquable, mais a su le rendre pertinent car non exportable. Pour autant, pousse-t-il son désir d'insertion jusqu'à maîtriser parfaitement son impact visuel dans le grand paysage? Au détour d'un trajet, une vision inattendue peut-elle le surprendre, le réjouir ou le décevoir ?

Mauvais tour

L'architecture surprend et parfois dérange l'observateur quand elle s'écarte d'un imaginaire commun.

Pour un Occidental, l'image de la maison est une boîte rectangulaire avec un toit à deux pentes, celle de la tour d'antan, un cylindre crénelé et celle de la tour moderne une colonne de verre élancée sur une base carrée.

Questions de points de vue

Ces icônes intériorisées ont aussi leurs atours attendus : ornementation, portes, fenêtres, matériaux naturels, bases, corniches et toits.

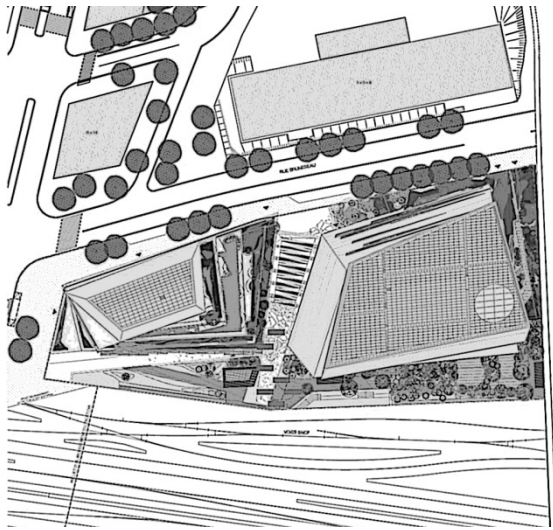
Pour chaque projet, l'architecte aime reconsidérer la pertinence des solutions admises, qu'elles soient fonctionnelles, techniques ou esthétiques. Sa passion l'entraîne toujours plus loin dans l'exploration de son champ d'expression, jusqu'à en perdre en chemin le public qu'il voulait séduire, convaincre et satisfaire.

C'est ce mauvais tour que jouent ces deux tours. Elles interpellent et perturbent car elles malmènent les références communes. L'architecte, mu par ses intentions complexes, contrarie la représentation habituelle de la tour moderne. Les façades, pourtant planes et vitrées, proscrivent l'angle droit, la verticalité et le parallélisme. Le soubassement solide en pierre est présent, mais transfiguré. Les toits existent, mais sous forme abstraite, soit par une terrasse inclinée, soit par une « coiffe » saillante. De quoi déconcerter l'observateur, souvent incapable d'expliquer son scepticisme ou son rejet.

Tour des tours

D'où qu'elles s'exhibent, ces deux tours trouvent leur équilibre en penchant l'une pour l'autre en opposition. Et leurs silhouettes en v se retrouvent en toiture.

Sous tous les angles et toutes ses déclinaisons, elles affichent la figure du trapèze. Les tours « Duo » sont aussi tours « Trapèze ».



Extrait du Rapport d'enquête publique



Image de l'auteur

Ces ruptures avec l'idée commune de la tour contrastent avec la permanence de certains repères tels que le maintien de quatre orientations principales:

Au Nord-ouest, l'édifice s'affine pour achever joliment l'ascension du front bâti de l'avenue de France. A défaut de pouvoir s'implanter dans l'axe de la rue, les tours pivotent ou se penchent pour se signaler sur toute sa profondeur. L'architecte l'exprime ainsi : « les tours se pencheront comme si elles passaient la tête par la fenêtre pour regarder la perspective de l'avenue de France. Et elles

dialogueront, comme deux danseuses en équilibre qui se préoccupent de leur environnement »



Images de l'auteur

Au Sud-est, de loin depuis les berges, le Duo devient le « phare » d'une entrée fluviale de la capitale.



Image de l'auteur

Au Nord-est, comme au Sud-ouest, il s'impose frontalement dans les perspectives du périphérique et des maréchaux. Des deux cotés, sa silhouette en « V » apparaît, mais les façades dissimulent leurs inclinaisons et s'adaptent aux orientations solaires : au levant on devine le plan trapézoïdal de la grande tour par la vue simultanée de ses deux faces latérales. Au ponant, c'est la petite tour qui nous les dévoile et l'ensoleillement qui inspire les jeux de miroirs ou de brise-soleil.



Image de l'auteur

Tels des « paquebots urbains », ces tours de dernière génération revendiquent leur mixité d'usage. Elles renouent avec la tradition où chaque rue offre un échantillon des commodités de la ville. La tour d'aujourd'hui devient une rue verticale. Ce Duo l'exprime en empilant des bâtiments différents, comme ceux qu'on juxtapose dans les rues.

Chaque face de l'édifice a aussi son propre style comme si, aux angles, on passait d'un immeuble à l'autre.

Quant aux amateurs de produits dérivés, ils imaginent dans ce Duo une évocation des versions masculine et féminine des flacons d'un parfum de luxe.



Image de l'auteur

Magie des tours

Cependant, avec le temps et au fil de l'usage du territoire marqué par ce nouveau signal, l'observateur fait l'expérience d'une richesse de points de vue qu'une forme ordinaire n'aurait pas su produire. Face à un bâtiment rectangulaire, un seul regard nous permet de l'appréhender tout entier sans surprise. La verticalité et l'angle droit en offrent une lecture plus simple et habituelle. Au contraire, cet ensemble multiplie les quadrilatères déformés, pliés et inclinés. Chaque point de vue, proche ou lointain, nous étonne en montrant un autre visage, un autre contour.

Avec Gustave Eiffel, le défi de la hauteur avait commencé par la recherche de stabilité et d'économie de matière. Une tour empâtée sur ses supports et allant en s'affinant vers le haut résiste mieux à l'accumulation des charges et diminue sa prise au vent.

A l'inverse, ce Duo, aux allures contorsionnées, aux têtes coiffées fixant l'horizon, aux postures figées d'une statuaire, défie la pesanteur en penchant ses masses sur le vide. L'avantage n'est plus à l'économie d'une matière contrariée, mais à la profusion d'apparences que ces formes nous révèlent.

Dans cette capitale historique horizontale, une tour isolée émergeant des vis-à-vis offre des belvédères panoramiques à tous les étages. Ici, la proximité des deux tours, l'inclinaison et l'obliquité des façades ou l'introduction de terrasses panoramiques y multiplie les incidences. Cette morphologie singulière génère des premiers plans rassurants, amorçant à différents étages des vues panoramiques plus riches et plus variées. D'autant que les textures, les lumières, les ombres propres et portées en modifient l'apparence.

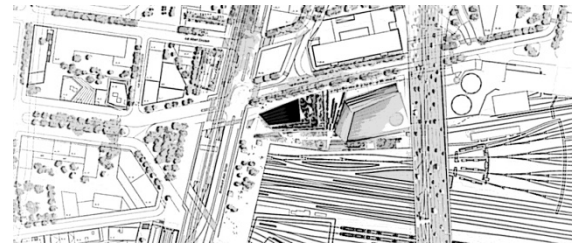
Le retentissement lointain de ce Duo ostentatoire vaut pour ses observateurs comme pour ses occupants. Ils dominent le tout Paris et sa périphérie : le « voir et être vu » de l'échelle domestique du Paris historique atteint ici la démesure de l'anonymat d'une métropole internationale. C'est le paradoxe de l'absence et de l'omniprésence : des « tours d'ivoire » que tout le monde regarde, où l'on domine et contrôle mais où l'on s'isole en s'éloignant de la rue pour se protéger.

Tours des cadrans

L'aspect de la ville est aussi modifié par les « temps » de l'architecture : le temps des saisons, le temps qu'il fait, l'heure du jour ou de la nuit, la patine du temps, l'entretien dans le temps, l'éclairage nocturne direct, indirect ou projeté, l'usage qui est fait au fil du temps des locaux, des abords et des accessoires de façade.

A cet égard, la complexité de ce Duo aux multiples facettes enrichit également les visions qu'il nous offre. Sous le même angle, le même vitrage incliné, orienté autrement, reflète différemment la lumière et donne l'illusion d'un autre matériau.

En journée, la façade Ouest inclinée vers les flux du Boulevard périphérique ou des voies ferroviaires d'Austerlitz s'anime en rétrovision du mouvement des trains et des voitures. L'architecte l'exprime ainsi : « La légère inclinaison de Duo permet d'aller chercher des jeux d'optique et de multiplier les images en mouvement »



Extrait du REP

Au couchant, l'automobiliste voit la façade inclinée se draper des reflets orangés du soleil à mesure qu'il s'en approche. En même temps, à contre-jour, les tours se fondent dans un bâti qui s'obscurcit, où scintillent encore quelques transparences et où la silhouette de la ville est bientôt seule à se dessiner sous le ciel écarlate.



Image de l'auteur



Image de l'auteur

Par temps brumeux, les sommets des tours s'estompent ou disparaissent dans un ciel opalescent. Parfois, les panaches de l'incinérateur voisin interrompent leurs élancements.

La nuit, les masses se devinent par les bandes vitrées des baies encore éclairées comme des regards scrutant les rues nocturnes.

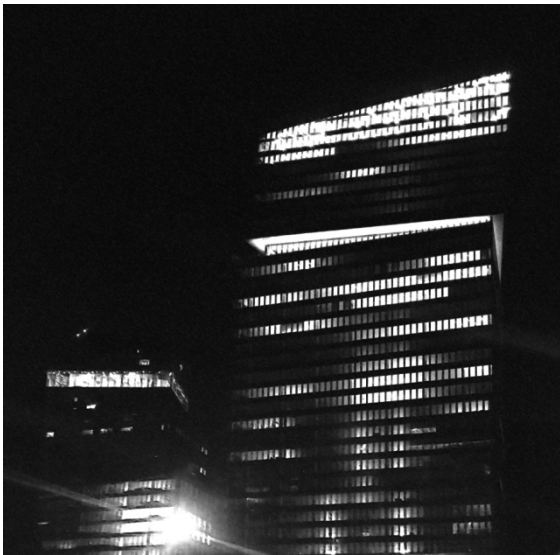


Image de l'auteur

En fin de travaux, derrière la façade transparente, un enduit blanc récemment appliqué vient révéler les poteaux de structure interrompus par les planchers : dès lors, des parallèles apparaissent en pointillés sur toute la hauteur d'une paroi vitrée.

Tour d'horizon des opinions

Les angles de vue s'imposent à tous, les points de vue appartiennent à chacun. La tour, comme objet architectural, fait polémique par son imposante singularité. Elle suscite deux débats qui s'entremêlent : sa raison d'être dans la ville et son aspect architectural. Selon le public concerné, les points de vue et les préoccupations sont de nature différente.

Les riverains, le plus souvent réfractaires, ont le sentiment d'être dominés, la crainte des ombres portées, des vues masquées, de l'affluence et des courants d'air.

Quant aux visiteurs, ils sont davantage attirés par l'opportunité d'accéder à un belvédère que par l'objet architectural lui-même.

Pour d'autres, la tour peut être l'objet ostentatoire de leur rayonnement : les investisseurs comme emblème de leur réussite, les élus comme trace de leur mandat et les architectes comme témoin de leur œuvre.

Détour par le passé

Les tours existent depuis toujours, à toutes les échelles, en contraste avec les constructions voisines, pour toute sorte d'usage : tour de guet, mirador, belvédère, tour de chasse, de défense, de contrôle, minaret, beffroi, horloge, signal monumental, moulin à vent et plus récemment, antenne, tour de lancement ou tour de refroidissement.

Paris, à la densité horizontale millénaire, ouvre la voie, avec la tour Eiffel, au défi de la grande hauteur. Société industrielle, puissances financières, matériaux nouveaux et technologies nouvelles, naissance de l'ingénierie, poussent alors à la course au gigantisme.

Depuis, l'architecture des tours n'a cessé de se banaliser et de battre des records d'altitude. New-York, au début du XX^{ème} siècle, en fut le berceau dans le pays du libéralisme économique débridé et là où le foncier est limité par les rives de Manhattan.

Ensuite, ce fut le modèle international des villes émergentes, notamment asiatiques. Elles symbolisent le dynamisme du développement économique, de l'enrichissement et du capitalisme victorieux.

La tour isolée n'y est plus un repère symbolique mais un objet déconnecté. Lorsqu'elle s'érige en quartier, elle rivalise d'audace formelle avec ses voisines et n'appartient plus qu'à une collection d'objets singuliers juxtaposés.

C'est après la Seconde Guerre mondiale et dans le mouvement de la Reconstruction que ces objets apparaissent dans les métropoles du vieil Occident. Ils sont la concrétisation des utopies fantasmées dans les « années folles » et présentées aux Congrès Internationaux de l'Architecture Moderne. A Paris, ce sont la tour Montparnasse, celle de la Porte Maillot ou de l'université de Jussieu, puis celles du quartier d'affaires de La Défense ou de la porte de Bagnolet. Les tours de logements fleurissent également du côté de la place des Fêtes, de la porte d'Italie, des berges de Beaugrenelle ou de la dalle des Olympiades.

L'achèvement de la Reconstruction et le sentiment de déshumanisation suscité par leur gigantisme mettent fin aux grands ensembles, aux tours et aux barres d'habitation. Plus généralement, les théories de la « ville moderne » chères à Le Corbusier (Charte d'Athènes ou Plan Voisin) perdent de leur crédit auprès des urbanistes et des architectes.

Retour des tours à Paris

Le quartier de la Défense prend un nouveau départ avec de nombreux projets dans ses cartons. Pour différentes raisons, principalement financières, certains sont abandonnés à des stades plus ou moins avancés : par exemple, les tours Sans fin, Signal, ou plus récemment Phare ou Hermitage, Sisters et Jardins de l'Arche étant encore d'actualité. Certaines ont vu le jour récemment comme First, Majunga, Saint-Gobain, Alto ou Trinity. D'autres comme The Link ou Hekla sont en construction.

Des tours existantes comme Montparnasse sont entièrement repensées pour une seconde vie dans l'air du temps.

Le nouveau quartier Billancourt de Boulogne se dote de la tour Horizon.

Duo et ses homologues Triangle et TGI viennent ponctuer la périphérie de la capitale aux portes de Versailles, de Clichy et d'Ivry.

Sept autres tours sont également en projet sur le pôle Paris-Bercy-Charenton, comme pour expérimenter un nouveau quartier de grande hauteur au sud-est de la capitale.

Paradoxalement, c'est au moment de la prise de conscience des dégâts humains sur le climat et les ressources naturelles que l'on voit renaître le désir d'ériger des tours. Il est vrai que les nouveaux défenseurs de la verticalité se parent de bonnes intentions : construire en hauteur répond à la démographie galopante sans aggraver l'imperméabilisation des sols ni empiéter sur la campagne. Si on y ajoute la mixité verticale des usages, la végétation à tous les étages et les matières et technologies « vertes » du développement durable, on se sent « éco responsable ».

Ce nouvel attrait pour les tours procède pourtant d'un double anachronisme écologique : celui de nuire à l'équilibre du patrimoine naturel et à celui du patrimoine historique.

A l'égard de la nature, la grande hauteur augmente le poids des édifices, leur consommation d'énergie de construction, d'utilisation et d'entretien, donc leur empreinte carbone. Le confort climatique urbain est altéré avec l'accélération des courants d'air aux pieds des tours.

S'agissant de la densité urbaine, elle ne s'impose que si l'on accepte une démographie

galopante défavorable à l’empreinte carbone. Si tel doit être l’objectif, sachons qu’une ville verticale est à peine plus dense qu’une ville horizontale : Manhattan compte 28 000 hts au kilomètre carré alors que Paris en compte déjà 21 000.

Point de vue sur la question

Duo suscite l’interrogation. Comme toute modification du paysage familier, ce bâtiment provoque les esprits. Il est question de son architecture, de son insertion dans la ville et surtout de sa hauteur. S’agit-il d’une tour, de deux tours ou de l’embryon d’un quartier de grande hauteur ?

On polémique sur les tours sans dire à quoi on se réfère : des constructions nettement plus hautes que larges, le plus souvent isolées ou dominant des bâtiments plus bas.

Duo, en tant qu’objet double et sous certains angles, ne paraît guère plus haut que large. S’il devait côtoyer plus tard d’autres immeubles hauts, il ne serait plus ni isolé, ni dominant. La proche Bibliothèque de France est cantonnée par quatre tours identiques surnommées « livres ouverts ». Pris globalement, la perception de cet édifice public n’a plus rien d’une tour.

La définition réglementaire de l’immeuble de grande hauteur, due à la sécurité incendie, ne convient pas davantage.

Le vrai sujet est celui de la pertinence des rapports de hauteur entre les bâtiments dans la ville. Tout édifice dépassant ses voisins accroît son périmètre de visibilité et dégrade le confort solaire et climatique de son voisinage. Ces puissants retentissements sur la ville historique doivent être scrupuleusement pesés et justifiés par les qualités esthétique et symbolique du projet.

Les Rapports d’enquête publique sont utiles pour répondre à cette attente. Ils ont le mérite de l’inventaire et de la mesure des incidences du projet sur le territoire. Mais ce travail minutieux de confrontation du projet aux contraintes réglementaires n’est pas sa caution. C’est aux experts du patrimoine et aux pouvoirs politiques d’en décider en leur âme et conscience.

Point de vue personnel

C’est celui d’un riverain de la banlieue proche qui a assisté quotidiennement à la lente éclosion de ces géants de béton, d’acier et de verre.

Apprécier l’architecture d’une tour et la qualité de son insertion ne signifie pas que l’on approuve sa raison d’être dans l’histoire de la ville.

Le retour des tours touche la plupart des vieilles métropoles occidentales. Pour l’architecte du Duo : « Le renouveau est une forme d’audace économique et urbanistique dans un univers de compétition européenne des métropoles ».

Toutes ces cités ont un long passé de développement horizontal. Cela en fait leur précieuse « personnalité ». Les saillies monumentales y ont toujours été les repères symboliques des pouvoirs civil et sacré : tours, beffrois, flèches, dômes. Ces monuments sont la clé de lecture de la ville ancienne. L’émergence des tours modernes vient brouiller cette lecture. A la différence de ces symboles collectifs du passé, les tours modernes sont les objets égoïstes du règne de l’économie. De façon inappropriée, elles écrasent les centres historiques et leur confisquent le ciel. Elles sont « hors d’échelle » au regard du patrimoine civilisationnel. Cette expression de la puissance éphémère et mercantile du marché

n'est pas légitime pour concurrencer les monuments fondateurs de la culture.

Ces tours qui encerclent progressivement les centres historiques, comme à Londres ou, bientôt, à Paris, nuisent à la qualité de la progression vers le cœur de ville. Elles déplacent et faussent les points d'orgue de la monumentalité et dénaturent les vues lointaines.

L'exemple de la tour de Londres cernée par la City l'illustre bien. Il y a 20 ans, le visiteur y découvrait le monument historique de la couronne, proche de Tower Bridge et des quartiers anciens. Aujourd'hui, une personne non avertie, en voyant ce château fort implanté de manière improbable au pied des tours de la City, se demande s'il s'agit d'une reconstitution touristique.

Le tissu urbain des métropoles historiques se régénère de l'intérieur pour perpétuer ou faire évoluer en douceur sa forme originelle. Au contraire, les quartiers modernes sans mesure provoquent l'asphyxie de la ville ancienne en se déconnectant de son esprit fondateur. Leur gigantisme et leurs codes de lecture s'opposent à ceux de la ville préindustrielle.

Les pouvoirs civil et religieux y ont cédés la place à ceux de l'économie et du marché.

La transformation et l'industrialisation des matériaux y rendent les matières naturelles moins visibles.

La construction mécanisée et assemblée y fait disparaître des façades l'ornementation et le savoir-faire manuel des compagnons bâtisseurs et des artisans d'art.

La logique du développement spéculatif, procédurier et réglementaire y fait oublier la forme urbaine.

Le présent et le passé de la ville doivent vivre ensemble et non cohabiter dans la partition : Il s'agit d'un enjeu d'« écologie urbaine ».

Le défi des villes du futur est de revenir au renouvellement de la ville sur la ville, inspiré par ses vestiges, ses acquis, ses évolutions et ses promesses.

Les tours Duo répondent-elles à cet enjeu ? Pour en juger, écoutons les propos de son architecte :

« Les tours Duo s'inscrivent dans la tradition culturelle et artistique qui a façonné l'esprit Rive Gauche et préfigurent d'un nouvel urbanisme de grande hauteur avec des objets mixtes, magnifiquement sculptés, avec des sommets vivants et ouverts sur le monde. »

« Les tours Duo seront sans aucun doute l'une des nouvelles destinations touristiques plébiscitées en offrant un point de vue et des expériences encore inédites au cœur de la capitale. »

« Vibration architecturale ; les tours Duo incarnant un nouveau souffle et l'envie d'une nouvelle qualité de ville. »

Chacun appréciera la pertinence de ces visions séduisantes de la ville de demain et jugera si les tours Duo y répondent : question de point de vue.



Images de l'auteur